

LE TSAR DES MONTAGNES

ГОРСКИ ЦАР

GORSKI CAR

— EXTRAIT —

SVETOLIK RANKOVIĆ

Traduit par Angélique Ristić

Migrations littéraire

N° 20, 1992, p. 98-106

NEUVIÈME CHAPITRE

Au bout de quelques jours Đurica fut proclamé hajduk par les pouvoirs publics ; on donna l'ordre à toutes les communes d'observer avec attention ses allées et venues, de le capturer et de le tuer. On n'envisageait rien au-delà. Le pouvoir lui-même semblait attendre de Đurica un acte quelconque mais d'importance, pour seulement alors se lancer à sa poursuite.

Cependant Vuja n'hésitait pas. Le jour même de cette proclamation, six personnes se rassemblèrent chez lui dans la soirée. Et Đurica, qui jusqu'à présent se cachait dans le village de Vojkovci, arriva un peu plus tard. Vuja les régala tous d'un bon repas, puis entreprit de les mettre en courant. A l'exception de Pantovac et de Kosta, que nous connaissons déjà, il se trouvait là deux hommes d'un certain âge ; l'un était connu dans tous les cantons sous le nom de Mita Sremac. Il louait ses services dans

tous les villages, mais ne s'y attardait jamais longtemps. Chacun le savait oisif et ivrogne, mais l'idée de voir en lui un homme mauvais n'avait même pas effleuré l'esprit des gens. Le second était également immigré, s'appelait Novica et affirmait être monténégrin. La plupart du temps il vivait en ville où il travaillait en tant que saisonnier pour les commerçants de prunes et de céréales. Les deux autres venaient du village de Vuja, c'est à peine s'ils avaient vingt ans.

Une fois le repas terminé et le tabac entamé, Vuja entreprit l'exposé de son « plan de guerre ».

– Mes enfants, commença-t-il, nous avons là un travail dur mais important. Si vous l'exécutez convenablement, il y aura du profit pour tout le monde. Vous devez frapper Đorđe le maître, de Kruševica. J'ai appris de source sûre que l'autre jour il a reçu l'argent d'une obligation de six cents ducats et il y aura certainement chez lui des économies. Il faudra prendre cet argent avec habileté : si c'est possible de belle manière – bien, si c'est impossible – Radovan saura ce qu'il faut faire. Demain, il sera chez lui, je l'ai appris, et vous, vous devez l'attaquer de jour, car il est impossible de l'atteindre la nuit : il a fait de sa maison une forteresse. Đurica sera votre chef, mais le temps pour lui d'apprendre, il écouterait Radovan. Celui qui n'est pas, d'accord, qu'il le dise maintenant, car lorsque vous sortirez d'ici, il sera impossible de revenir en arrière.

Tous se taisaient, attendant la suite des instructions. Vuja se retira dans la seconde pièce, entraînant Đurica derrière lui. Il était valable que maintenant Vuja s'adressait au hajduk sur un ton différent et beaucoup plus tranchant.

Maintenant il tenait Đurica dans ses mains, aussi pouvait-il le manipuler à sa guise.

– Dis-moi, tu t'es terriblement ridiculisé l'autre jour ! lui dit-il en refermant la porte derrière lui, puis il le regarda avec attention.

– Ne m'en parle pas, je t'en prie ! Après ça, j'étais rongé d'inquiétude. Maintenant, tout est différent, ne t'inquiète pas.

– C’est différent tant que tu es avec nous ; ça je le sais moi aussi. Mais cela sera-t-il différent, là-bas, quand tu regarderas la mort dans les yeux ?

– Je te l’ai déjà dit, et maintenant laisse tomber, répondit Đurica dont le regard agacé s’enflamma. Mais si tu m’as appelé pour autre chose, parle m’en.

Vuja estima qu’il était temps de baisser le ton.

– Vieux renard, continue comme ça ! ‘Vrai, j’ai encore quelque chose. Là-bas, en pleine attaque, ne quitte pas Radovan d’un pas. Il est fou, lui, dans ce genre d’affaire, il veut immédiatement tuer, il veut brûler et torturer. Toi, tu dois l’en empêcher. Je lui ai déjà dit en tête à tête qu’il doit t’obéir comme à un chef, et qu’il ne doit en aucun cas s’opposer à ta volonté. Et maintenant ouvre les yeux. Prends-le comme exemple, car c’est un expert, un malin : mais ne le laisse pas égorger ou découper. Quel que soit l’argent que vous trouverez, prends-le, toi, puis apporte-le moi tout de suite. Ensuite, moi, je réglerai ça avec eux selon notre arrangement, mais toi, ne leur laisse pas un sou.

– Tu as dit tout ça pour l’argent à Radovan ?

– Oui. Et tu feras bien attention à ce Mita qu’il n’aille pas se soûler quelque part, sans quoi il pourrait vous en faire voir de toutes les couleurs. Au fait, j’ai entendu dire que l’autre jour tu as fait un saut chez toi ?

– En effet... comme ça, pour voir. Kmet m’a dit qu’il t’informerait de tout ce qu’il apprendrait, quant à moi il m’a dit que je pourrais m’adresser à lui.

– Chez lui, n’y mets pas les pieds ; et s’il m’avertit de quoi que ce soit, nous verrons. C’est un vieux renard celui-là, je le connais bien moi.

Après cela, tous deux revinrent vers la compagnie. Vuja distribua à chacun les armes nécessaires, les munitions et la nourriture, puis ainsi équipés – tandis qu’il donnait encore quelques instructions à Radovan et Đurica au sujet de Đorđe le maître et de sa maison – il les raccompagna jusqu’à la forêt voisine.

Le lendemain, en fin de matinée et sous un ciel ensoleillé, la compagnie reposait déjà près du ruisseau en aval de la maison de Đorđe. Là, leur espion au village, les attendit quelques instants et leur donna tous les renseignements nécessaires. Considérant les informations de ce dernier, Radovan décida d'ouvrir l'attaque vers midi dès qu'une bonne occasion se présenterait, mais s'il se présentait un moment idéal, ils décidèrent d'entreprendre le travail même avant. On envoya l'espion se cacher aux alentours de la maison, afin de surveiller ce qui s'y passe, puis en envoya l'un des deux jeunes hommes se cacher dans le bas de la maison, afin de capter les comptes rendus de l'espion et de les rapporter à la compagnie. D'avance chacun savait attribuer une tâche. Les gardiens se voient attribuer les portes battantes du jardin, portes qu'ils devront occuper de l'extérieur et dont ils devront barrer le passage. Puisque le jardin de Đorđe, entouré d'une haute palissade de planches, ne possédait que deux portes battantes, seuls les deux jeunes hommes en furent désignés les gardiens, tandis que tous les autres devaient ensemble faire irruption dans le jardin. Leurs rôles obéissaient à certaines conditions mais leur souci principal était de s'opposer à la présence du fils de Đorđe – de retour de l'armée depuis seulement quelques mois – au moment de l'attaque.

Grâce à la culture de prunes et à l'élevage, la réputation de Đorđe n'était plus à faire, cependant il pratiquait beaucoup plus souvent l'usure. Ce que, depuis toujours, dans nos villages, est le moyen le plus éprouvé pour s'enrichir. Lorsque Mileta son fils aîné eut grandi, il se lança dans l'élevage de bétail, dont les bénéfices sont tout aussi importants. C'est ainsi que peu à peu il acquit une grande fortune, comme on n'en rencontre guère dans les villages. Le nom de Đorđe Perunčić était célèbre dans plusieurs districts.

De son mariage Đorđe avait deux fils, l'aîné Mileta qui s'était marié avant son service et le cadet Miloš qui avait déjà dix-huit ans. Đorđe et Mileta étaient très corpulents et robustes, tandis que Miloš, depuis l'enfance demeurait frêle et peu déve-

loppé. Il y avait dans la maison d'autres enfants en bas-âge, ceux de Đorđe et de Mileta, leurs femmes, ainsi que deux serviteurs.

Ce jour-là, Đorđe envoya Mileta dans un autre village afin de jeter un œil aux pruniers qu'il avait obtenus par usure et afin d'expédier diverses affaires, quant à Miloš, il devait comme d'habitude faire le tour du bétail et des manœuvres de la prairie. Đorđe fit le tour du potager, inspecter les légumes, puis se rendit à la porcherie. Dès l'aube, les serviteurs s'en allèrent travailler, les femmes restèrent à cuisiner et à s'occuper du foyer.

A l'heure du déjeuner, Đorđe et Miloš revinrent ensemble et s'enquirent du repas.

– Milja, interpella Đorđe sa brie, prépare-nous vite quelque chose à manger, puis qu'on aille travailler.

– Père, tu n'attendras donc pas que la galette soit cuite ?

– Donne donc c' qu'y a. On a du travail.

Les femmes se hâtèrent et Miloš descendit à la cave pour rapporter à son père une gourde d'eau de vie.

– Bon sang, dit Đorđe, que m'arrive-t-il donc ce matin : j'arrêtera pas de dormir, comme si je n'avais pas fermé l'œil de la semaine.

– C'est sûrement à cause du temps orageux, répondit Miloš, bien qu'il sût que la question ne lui était pas adressée. Đorđe avait pour habitude de penser à voix haute.

– C'est-y pas des fois, comme n'importe quelle bête, l'homme, ça ne ferait que manger et dormir, continua Đorđe à part soi et il se mit à observer le poirier sous lequel il était assis.

– Elles doivent être pleines de vers, celles-là ; r'garde comme elles tombent tôt.

– Bata dit que c'est la canicule qui les a brûlées, alors elles se dessèchent.

– Hmm... pas sûr, répondit Đorđe, puis il alla se laver les mains.

Quand il revint on avait déjà dressé la table. Tous deux commencèrent le repas.

Peu avant la fin du repas, les chiens attachés au pied de la remise aboyèrent.

– Les génisses sont encore dans le champ de maïs, dit Đorđe et, au moment même où il s’apprêtait à appeler l’enfant, des gens armés firent irruption dans le jardin. Certains tenaient des fusils chargés, d’autres des couteaux.

– Silence ! Pas un geste ! hurla Radovan tout en courant dans leur direction avec Đurica et Mita.

Novica et Kosta se précipitèrent dans la maison, et immédiatement on entendit cris et lamentations.

Voyant les bandits, Đorđe sursauta et pâlit, mais son regard ne trahissait aucune perte de sang-froid. Au même instant, il saisit le couteau avec lequel il coupait son pain et se leva de table.

Quant à Miloš, il n’aperçut devant lui qu’une sombre et vague multitude avec des couteaux qui étincelaient au soleil, aussi s’élança-t-il, hurla à plein poumon, et en deux ou trois bonds parcourut le jardin ; il s’agrippa à la palissade et d’une force inhabituelle, dont il ne soupçonnait pas l’existence, il se jeta par-dessus la barrière et tomba dans le champ de maïs. De là il se rua vers l’avant, jusqu’à ce que sa fuite l’amène à une lointaine clairière, puis se retournant dans tous les sens, cria à l’aide.

– Que voulez-vous de moi ? s’exclama Đorđe d’une voix sévère mais pondérée.

– Tu ne sais donc pas ce que veulent de tels invités ? lui répondit Pantovac, sur quoi il s’écria : Assis ! Assieds-toi ! en brandissant son couteau.

D’effroyables cris se répandaient dans toute la maison. Đorđe, paralysé par la peur, sur un ton décidé parvint à articuler :

– Si vous êtes venus chez moi pour votre petit travail habituel, alors laissez donc mes gens tranquilles. Dites immédiate-

ment aux autres qui sont à l'intérieur de ne pas toucher à mes enfants.

Đurica regarda Sremac, et aussitôt celui-ci se précipita à l'intérieur, et bientôt les enfants se calmèrent.

– Vite donne l'argent, on n'a pas le temps de faire la causette avec toi ! s'écria Radovan brandissant de nouveau son couteau.

– Vous savez que mon argent est dans les mains du peuple ; je ne garde rien chez moi. Aujourd'hui je n'ai pas plus de cent sous sur moi.

– Et où sont donc les six cents ducats que tu as encaissés de Niketić l'autre jour ? Par ici la monnaie, ou tu vas crever ! cria Đurica.

– Vous pouvez me tuer, mais je n'ai rien pour le moment.

– Tu veux que je te supplie ?! cria Pantovac, il blasphéma et agita le couteau avec lequel il le frappa à la tête.

Le sang inonda le visage de Đorđe, et lui, au même moment, comme le fauve se jeta sur le bandit et le poignarda à l'épaule.

Radovan s'enflamma, ses yeux lancèrent des éclairs comme ceux d'un tigre, il recula de côté, loin de Đorđe enragé. Il souleva le fusil et, au moment de viser, un autre cri se fit entendre de la maison. Sremac se rua hors de la maison le couteau à la main. L'enfant court droit vers son père, hurlant à pleins poumons. Apercevant son favori en sang et au-dessus de lui le couteau, Đorđe tel un lion se jeta sur Sremac et lui transperça la poitrine. Le bandit s'effondra, mais au même instant, Radovan appuya sur la gâchette, Đorđe s'agita, trébucha sur le côté et s'écroula...

– Père !... Oh Père !... cria l'enfant se précipitant vers lui.

Pantovac, qui n'avait plus toute sa présence d'esprit, sortit son revolver et le pointa en direction de l'enfant. Đurica sursautant repoussa sa main de côté.

– T'es fou ?... Laisse ça ! s'écria Đurica avec colère.

Sur ce les deux femmes sortirent de la maison avec précipitation et se lamentant tombèrent près de Đorđe.

– Relève-toi, sinon on égorge l'enfant ! cria Đurica secouant la femme de Đorđe par les épaules. Elle se leva et bégaya :

– Non, non, au nom du Ciel, ne touche pas à celui-là. Demande ce que tu veux.

– Dépêche-toi de dire où est l'argent ou on égorgera tout, tout de suite !

– Non, pitié, tous sauf lui ! Tiens voilà l'argent, il est dans le débarras.

– Les bandits la poussèrent devant soi jusqu'au débarras. Elle y pénétra, souleva quelques couvertures, quelques oreillers, déroula du tissu qui laissa échapper un grand baluchon.

– C'est tout, j'le jure sur mes enfants ! Je ne sais plus rien au sujet du moindre sous... N'y touchez pas, pas lui...

Đurica ouvrit le balluchon et constatant qu'il était plein d'actions et de ducats le fourra dans sa chemise et se précipita dehors avec Pantovac.

Au même moment il y eut une détonation près du portail, et les hajduks aperçurent leur gardien franchir un tas de bûches et s'enfuir à travers champs. Ils donnèrent le signal à ceux de l'intérieur, puis prirent la fuite en direction des autres portes, lorsque la porte principale s'ouvrit brusquement laissant apparaître Mileta avec un revolver. A la vue de cette foule de bandits aux portes, Mileta fit feu deux fois. Kosta qui se trouvait être le dernier, hurla :

– Je suis mort les gars, ne me laissez pas !

Les hajduks le saisirent et en l'espace de quelques secondes descendirent jusqu'au ruisseau. Là, ils examinèrent sa plaie et Pantovac constatant qu'elle était légère, jura avec colère avant de s'écrier :

– Espèce de lavette ! Ça pousse des hurlements comme si ses tripes l'abandonnaient !...

– Chacun de son côté ! s'écria Đurica. Mais vite !

En un clin d'œil, le groupe se dispersa dans toutes les directions.

Đurica se dirigea sans hésitation vers la forêt la plus épaisse et, une fois au sommet de la montagne, il courut pour atteindre Brezovac en trois heures.

Vuja l'attendait dans la chambre.

– Vous avez accompli la mission ? demanda-t-il peureusement, et dans son regard il n'y avait aucun espoir pour une réponse favorable.

– Oui, c'est fait, mais Mita a payé de sa personne.

– Nom d'un chien ! répondit Vuja, mais l'expression de l'impatience et de la curiosité ne quittait pas son visage. Et les autres ?

– Radovan et Kosta ont tous deux été blessés, tandis que Đorđe est mort près de Mita.

– Ça alors, qu'avez-vous donc fait là ! Et l'argent ?

Đurica sortit de sa chemise une petite liasse et le lança sur les genoux de Vuja.

– Compte ! lui dit-il.

– On pourra toujours compter, mais vas-y raconte plutôt.

– Mais bon sang, compte don' ça qu'on voit combien il y en a !

Vuja se leva, et sans prononcer un mot, sans le regarder, il se rendit dans la seconde pièce, y laissa le petit paquet et s'en revint.

– Allonge toi sur le lit pour te reposer, et dis-moi dans l'ordre tout ce que vous avez fait.

Đurica sentait que sa poitrine se serrer de colère, mais voyait qu'il n'y avait aucune issue, il renversa la tête s'adossant contre le lit. Vuja lui tendit une carafe d'eau, le fit boire puis s'assit afin d'écouter terrible histoire...

Après minuit, quelqu'un frappa à la fenêtre en dessous de laquelle Vuja dormait. Il se releva vite, retira la vitre de son cadre et passa la tête au-dehors.

– Qui c'est ? demanda-t-il à voix basse distinguant dans la nuit l'homme qui se tenait près de la fenêtre.

– C'est moi... Sima.

– Qu'est-ce qu'il y a Sima ?

– Pantovac s'est tiré d'affaire à moitié mort... Hier, dès que la mort de Mita fut connue, les gens du village s'animèrent. Quelqu'un leur a dit que Pantovac est parti avec Mita. En fin de l'après-midi les gendarmes et le notaire ont filé droit sur Trešnjevica, et Radovan qui venait à peine de bander sa blessure et de dîner, s'apprêtait à se coucher... Heureusement, il aperçut les gendarmes qui pénétraient dans le verger, alors il sauta par la fenêtre et s'enfuit.

– Mais certains prétendent que Đorđe l'aurait reconnu et dénoncé après avoir repris connaissance.

– Comment ça, Đorđe n'est pas mort ?

– Non, mais il est grièvement blessé... Le gendarme qui a fait son rapport dit qu'il restera en vie. La balle a traversé la poitrine sur le côté.

– Alors c'est sûrement Đorđe qui l'a dénoncé. Quoi d'autre encore ?

– Demain la chasse est ouverte. Hier soir, les gendarmes ont traversé les villages avec les ordres officiels.

– Est-ce que Radovan sait où aller ?

– Pas vraiment, mais il pense aller aux monts Bukulja et Klenovnik.

– Bien. Dès qu'il fera jour rejoins Radovan, et moi, j'irai en ville dès l'aube.

Kovač hésitait à partir ; il ajouterait bien quelque chose, mais il lui est difficile de commencer.

– Allons dépêche-toi ! lui dit Vuja s'apprêtant à fermer la fenêtre.

– Mais y-a-il un peu d'argent ? demanda Sima.

– Oui un peu... y'en aura, y'en aura ! lui répondit Vuja, puis refermant la fenêtre il ajouta : Dépêche-toi d'arriver avant l'aube.

En se cachant, ses pensées lui revinrent à l'esprit : comment allait-il partager les quatre cent vingt ducats qu'il avait lui-même comptés hier soir dans le balluchon. « Voilà, pensa-t-il, même à ce Sima je dois en donner quinze. Et maintenant je ne peux plus me présenter aux yeux de Radovan avec moins de cinq cents ducats... » C'est avec de telles pensées qu'il attendit l'aube.

Première édition en serbe : 1897.